

L'HOMME DE BOUE

nathan israël | luna rousseau

le jardin des délices

REVUE DE PRESSE



DERNIÈRES NOUVELLES D'ALSACE - avril 2014

D'une nuit de mythe, L'homme de boue façonné par Nathan Israël s'élève. Entouré du public, le jongleur sculpte dans la glaise matricielle, le destin d'une Humanité naissante. En manière d'être, il lance ses massues porté par une énergie transcendante. Un désir de verticalité aussi essentiel que poétique.

De la terre, un homme et des massues., un homme et des massues. L'homme de boue émerge des limbes. Du cercle ontologique, Nathan Israël l'enfante dans la douleur et le merveilleux. Dans la nuit des mythes, ses métamorphoses mystérieuses incessantes arrachent au néant sa manière d'être. Du plus lointain que les poètes s'en souviennent, son essence touche au spirituel. Sollicité par le jeune jongleur, l'admirable Claude Louis-Combet a traduit en vers et en prose, l'ineffable odyssee d'un être d'avant la parole.

Des grondements de la terre, des bouches cousues, des corps muets ou défaits, le poète s'est fait voyant. Passeur de l'indicible, de l'interdit, rien qui ne lui soit répugnant parce qu'humain. Claude Louis-Combet a écrit pour L'homme de boue un corpus de textes magnifiques. Nathan Israël en connaît l'inestimable beauté. Dit en voix off par la comédienne et metteuse en scène, Luna Rousseau, le texte retenu donne à penser notre propre rapport au monde, au corps. Comme le vent, la voix module les fréquences du chuchotement au cri primal.

Du bloc de glaise, L'homme de boue détache ses formes organiques, sculpté par des lumières caressantes et innervé par la musique originale aux intenses contrastes de Théo Girard. Inquiétant dans Lard, joué en duo à l'enseigne de La scabreuse, Nathan Israël se débat ici avec une nouvelle partenaire. La terre mère. C'est avec elle, près de 300 kilos d'argile tantôt meuble, liquide, sèche ou lourde qu'il fait corps, se met en jeu. Matière vivante, elle active autant qu'elle leste les mouvements d'une figure qui se rêve un destin debout. Qui aspire à se délester de l'attraction terrestre, en risquant une élévation. L'appel du haut, très haut que trace l'envol des massues.

Dans le cercle des origines scénographié par Napo, le public pourrait toucher ses éclats de terre. Porter ses vaines tentatives verticales, soutenir la chute affolante de désirs éminents. La gestuelle qui meut le corps du jongleur se souvient de l'intériorité du butôt. Fouille, réveille nos inconscients à partir d'animations sensorielles.

L'homme de boue ne délivre aucune leçon positiviste, ne raconte pas une histoire linéaire de l'évolution. Mais appréhende dans sa corporeité, des questions existentielles qui fondent notre infinie finitude.

On regarde les hommes tomber. Quelle dignité défendent ceux qui se relèvent et se tiennent debout parmi le chaos du monde? Sans le miroir que lui tend l'autre, L'homme de boue n'accède pas à la parole. Il s'absorbe en lui-même «dans l'attente de la présence dont la venue, toute pressentie l'éclairera et le remplira». Comme l'écrit Claude Louis-Combet dans *Visitations* (éd. José Corti, 2006). Le regard tendu sans relâche vers un nouvel horizon.

LES TROIS COUPS.COM - LAURA PLAS - août 2014

Au commencement n'était pas le verbe

Plus proche de la danse contemporaine ou du théâtre que du cirque stricto sensu, « l'Homme de boue » offre le spectacle poignant de l'humaine condition. Éprouvant mais poétique.

À Nexon, cette année, il y avait des solos et des créations collectives, des formes courtes ou longues, en plein air ou sous chapiteau, faciles d'accès ou très osées. L'Homme de boue appartient sans conteste à la dernière catégorie. La proposition a en effet de quoi déconcerter ceux qui auraient une vision étroite du cirque. Nathan Israël ne recourt à aucune des disciplines circassiennes homologuées. On pourrait certes évoquer le jonglage, mais celui-ci n'est pas spectaculaire et il est pratiqué presque en passant. Car il ne s'agit pas pour Israël de faire de numéro, son numéro. Qu'on se le dise pour n'être pas déçu, on se sent plutôt du côté du ballet ou du théâtre.

De fait, c'est par l'expression corporelle avant tout que l'artiste dévoile les efforts pathétiques d'une créature encore dépourvue de langage pour s'extirper du limon. Or, son talent dans ce domaine est indéniable. Tantôt il bondit avec la souplesse du primate, tantôt il adopte le port altier de l'homo sapiens. Il se contorsionne de désespoir, se traîne pour retrouver le confort de la fange, comme le Robinson de Michel Tournier (1). Son interprétation nuancée, engagée (il faut de la conviction pour jouer par 9 °C à peine dans la boue) ne peut que toucher. Certains riront pour se défendre, mais d'autres auront le ventre noué. Car le personnage nous interroge : ne nous repaissons-nous pas de la vision de ses efforts vains, ne faisons-nous pas de lui une bête de foire ? Et puis ne nous renvoie-t-il pas notre reflet sous une forme mythique épurée ?

À chacun son interprétation

Car, tel Sisyphe (2) qui sans cesse remet son ouvrage, cet homme est aussi le premier homme. Il est encore le Golem, c'est-à-dire, selon le Talmud, Adam avant que Dieu ne lui ait insufflé son âme. Chacun puisera en définitive dans sa mythologie personnelle. Ce qui est sûr, c'est que la force de l'Homme de boue est d'être une œuvre ouverte. Elle l'est d'autant plus qu'aucune phrase ne vient pendant longtemps nous guider et que la mise en scène de Luna Rousseau explore les ressources de la sensibilité.

Par exemple, le travail sur la lumière, difficile en plein air, est pourtant ici délicat. Il nous plonge dans un clair-obscur ou éclaire les traits et les gestes du danseur. Surtout, la création sonore de Théo Girard s'apparente à un poème. Elle associe les mots (psalmodiés, murmurés, enfin proférés) et les musiques d'une manière très belle. Nous sommes ainsi environnés de paroles qui flottent autour de nous, comme la langue de la Genèse. À la fin, comme l'homme de boue parvient à s'élever vers le ciel dans un moment libérateur, on entend alors le verbe de l'écrivain : Claude Louis-Combet. Ils sont magnifiques !

Au bout du chemin, il y a donc un instant d'une fulgurante poésie. Le personnage y touche les étoiles, et nous respirons d'autant plus largement que nous avons vécu ses affres dans notre chair. C'est loin d'être évident, mais qui a dit que la beauté se laissait approivoiser aisément ? ¶

(1) Dans Vendredi ou les Limbes du Pacifique, réécriture de Robinson Crusoé, Robinson va se réfugier nu dans la boue pour retrouver les sensations du ventre maternel.

(2) Dans la mythologie grecque, Sisyphe est condamné aux Enfers à rouler indéfiniment un rocher jusqu'à un sommet d'où ce dernier retombera à nouveau vers le vallon, contraignant le damné à recommencer son ouvrage.

MEDIAPART - GEORGES BONNET - août 2014

Cette semaine au Cirque de Nexon performance hallucinante de Nathan Israël.

Il y a un espace circulaire une partie en boue séchée, à l'opposé, symétriquement une partie de boue liquide et comme séparation une matière molle entre le sec et l'humide. Cela me fait penser au Ying et au Yang.

L'homme entre, il est debout et jongle avec des quilles au rythme d'une musique métronome, sur la partie sèche de la piste. Son geste se fait las, il s'approche peu à peu de la partie liquide et inexorablement se laisse aller lentement, s'allonge dedans, se recroqueville et durant une dizaine de minutes au son d'une musique lascive s'enduit méthodiquement et complètement de cette boue blanchâtre de la tête au pied visage compris. Tout cela est absolument incroyable, de concentration, de détermination, de précision, d'émotions... je ne vous raconte pas la suite enfin ce que j'en ai compris

LE POPULAIRE DU CENTRE - août 2014

TELLURIQUE - Le puissant solo de Nathan Israël scintille à la belle étoile

Une métamorphose, de la terre à l'éther

Jouée en plein air, l'oeuvre à la fois physique et poétique se veut aussi un appel à la réflexion.

Créé il y a quelques mois à peine, L'homme de boue est une pièce qui se situe quelque part au confluent du cirque et de la danse contemporaine. Tout en s'appuyant sur une performance de jonglerie hallucinante.

Nathan Israël, qui en est l'interprète, dit orienter son travail vers «une recherche de sens lié à la pratique du cirque». Ici, il accorde son solo au texte - magnifique partition - écrit par le philosophe Claude Louis-Combet. Ce texte, dit en voix off-off par Luna Rousseau, évoque deux figures mythiques, celle du premier homme et celle du Golem. L'homme de boue, à travers le personnage qui l'incarne, tente d'entrevoir une réponse à une question intrinsèquement liée à l'humanité et son corollaire d'aujourd'hui : comment se tenir debout?

Traversé par la métaphysique, tourné vers la réflexion, ce spectacle qui flore le désir d'élévation de l'humain n'est pourtant pas réservé à un public adulte ou «intellectuellement averti». Joué en palc, sous la voûte céleste, il fait des spectateurs les témoins impliqués de ce qui advient dans le cercle. Ils assistent à la tension et au mouvement mis en oeuvre par le personnage, muet, pour accéder à la position verticale, tel un trait d'union redressé, tout droit entre terre et ciel.

Tendu vers l'infini

L'homme à terre s'extrait lentement de la gangue de glaise originelle avec laquelle il fait corps. Lentement, il se déplie et se relève, lançant toujours plus haut les massues de bois clair qui sont ses médiatrices vers l'infini. Dans cette danse jonglée toute en grâce et en puissance, Nathan Israël défie la pesanteur sans ignorer la fragilité et les appréhensions qui accompagnent sa lente élévation. Pris au coeur par la beauté du texte qui monte comme un poème céleste, confondu par la force de la prouesse physique, happé dans un halo de lumière mystérieux, le spectateur est à son tour enlevé, élevé, vers un horizon supérieur.